

## Nicolas Bendrihen

### Dignité du rebut \* ?

Pour ce qui ne sera qu'un des angles d'ouverture au travail de l'année, je voulais entrer dans la question des transferts par celle de la dignité, autour de deux points que je dévoile tout de suite. Le premier s'articule à l'amour, plus ou moins digne ; le second à la responsabilité de l'analyste, tout particulièrement à la fin de l'expérience, en posant la question de sa dignité dans le mouvement de destitution, quand le transfert est profondément touché.

#### Amour plus digne

La dignité n'est pas un concept analytique. Elle résonne plutôt avec la philosophie morale, dont je serais bien en peine de vous entretenir. Cela nous évoque quand même un vœu assez connu de Lacan, qu'il formule dans la « Lettre aux Italiens », en 1973 : « [...] tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, – *sicut palea* <sup>1</sup>. » Lacan évoque là l'amour après l'analyse, possiblement un amour moins bavard, du fait de l'aperçu pris sur l'impossible écriture du rapport sexuel, et des conséquences tirées de cet impossible.

Est-ce que cet amour d'après l'analyse, qui a appris de l'impossible à écrire, pourrait s'appliquer à l'amour de transfert ? Car l'amour est bien sûr présent dans la définition que Lacan donne tardivement du transfert, dans l'introduction à l'édition allemande des *Écrits* (six mois avant la « Lettre aux Italiens »), quand il déclare que le transfert c'est de l'amour qui s'adresse au savoir <sup>2</sup>. Alors, amour de transfert bavard pendant la cure, car croyant au rapport sexuel ; amour moins bavard après, si tant est qu'il reste de l'amour de transfert après l'analyse ? Pouvons-nous continuer à appeler amour ce goût pour le savoir, une fois l'horreur de savoir franchie, ce désir que, quand même, bon nombre de psychanalystes ont de travailler, enseigner, transmettre ? Dans cette note italienne, Lacan évoque le désir, et non l'amour,

pour le savoir, pour quelques-uns, les analystes, à qui ce désir est venu, pour qu'ainsi ils puissent contribuer au savoir. Le désir est là peut-être plus exigeant que l'amour, où la présence de l'aimé peut combler et freiner ainsi toute appétence.

Qu'il demeure après la cure, et mieux même que se révèle ou qu'il naisse un goût pour le savoir alors même que la cure a touché à ce qui ne peut se savoir, me paraît assuré. Qu'il s'adresse au savoir, et pas seulement à celui ou celle supposé l'incarner, et sous la forme intacte et aveuglante de l'amour, reste peut-être à interroger en chaque cas.

La crise dont nous sommes issus a plus que jamais montré, chez des sujets qu'on pouvait supposer un peu avertis des effets d'aveuglement de l'amour de transfert, que rien n'était sûr de ce côté-là, sinon le pire ! Avoir aperçu cet aveuglement chez l'autre, alors que j'étais jeune analysant en 1998, reste un souvenir vif : je l'ai aperçu non pas du fait d'une particulière acuité de ma part, malheureusement, mais simplement parce que je ne faisais pas encore partie de la foule au sens freudien, mon transfert alors ne s'adressait qu'à un seul, mais pas leader puisque assez en retrait dans les événements publics d'alors, et qui surtout ne me laissait pas donner à tout cela trop de place dans la cure. Cela me permettait d'observer sans trop de passion transférentielle les mouvements de groupe, et m'étonner de ce qui faisait soutenir des thèses jusque-là impensables. Avait ainsi eu lieu à Toulouse, où je vivais alors, une « conversation » où avait été justifié (je ne dis pas discuté, ni débattu), justifié donc par plusieurs, l'intérêt d'une thèse venue de plus haut : celle de l'AE (analyste de l'École) permanent. Vingt ans après – même s'il faudrait relire les propos d'alors –, je ne comprends toujours pas comment soutenir un tel écart par rapport à ce que Lacan avait construit. Plus précisément, les arguments ne me semblaient se dérouler que pour montrer son accord au mot d'ordre. Là aussi, finalement, l'amour (de transfert ?) peut faire perdre toute dignité !

Rien ne nous prévient d'un tel écueil, de cette fascination pour le Un unique et les mots d'ordre, pas même la cure finie, sans doute, même si elle y arrive parfois, en laissant « à découvert » l'absence de garantie. Rien, sauf peut-être en permettant que, le Un, il y en ait plusieurs, et que le transfert comme amour puisse s'adresser à plusieurs Uns, si tant est que cela soit possible. C'est un point assez fondamental pour moi, qui cause pour une grande part l'intérêt pris aux tâches éditoriales, à faire que plusieurs textes, plusieurs voix, même si ça ne peut pas être toutes et même si certaines sont plus fortes que d'autres, trouvent à être publiées pour notre communauté d'épars désassortis, et même au-delà de la communauté maintenant avec la

mise en ligne. Ce n'est garant d'aucun aveuglement transférentiel, je le sais bien, mais essaie au moins de faire résonner une certaine pluralité.

### La dignité du rebut


L'autre point que je voulais évoquer concerne plutôt la fin de l'expérience analytique, quand l'analyste se voit devenir un rebut, ou plutôt redevenir un rebut, ce que l'amour de transfert qu'on lui porte a pu risquer de lui faire oublier. C'est un terme là aussi présent dans la, parfois très difficile à lire, « Note italienne » ; Lacan y parle du rebut de ladite humanité, du rebut de l'expérience que le nouvel analyste sait être et sans doute, donc, le rebut qu'il ne devrait pas oublier qu'il a été, et qu'il sera à chaque fin de cure qu'il dirigera, par la chute programmée du transfert.

L'analyse c'est la séparation. D'avec les signifiants de l'Autre qui nous ont guidés, d'avec le fantasme qui gouvernait, d'avec la fascination transférentielle. Tout ce à quoi le sujet névrosé s'attache, tout ce qui vient donner corps à son manque, et qu'il ne veut lâcher pour rien au monde même s'il s'en plaint. Si mes analystes avaient cédé, un tant soit peu, à cette insatiable demande qui fait le cœur de la névrose (d'amour, de reconnaissance, de savoir...), aurais-je pu prendre le virage qui fait tout changer, dont justement la relation transférentielle ? Aurais-je pu, le virage pris, tirer les conséquences de la confrontation avec la solitude radicale, et l'impossible, si l'analyste en avait rajouté ?


Pas de complaisance avec les manœuvres du névrosé. Ni dans la cure, et j'aimerais dire pas au-delà non plus. Si l'analyse vise vraiment la séparation, comment comprendre les manœuvres institutionnelles de carrière, de clique transférentielle ? C'est ce point qu'il m'importait d'essayer de formaliser ce soir : rétablissons la dignité qu'il y a à être un rebut, en le restant ! Être « digne du transfert <sup>3</sup> » comme le dit Lacan dans les dernières minutes du séminaire ... *Ou pire*, soit, mais être aussi digne de l'opération qui dégonfle le transfert. Lacan parle d'ailleurs dans ce passage difficile de déchet, d'abjection... Dit autrement : il ne s'agit pas seulement d'être un rebut, encore faut-il en être digne ! Soit laisser ses analysants aller leur chemin quand l'analyste ne sert plus à rien dans l'expérience. Être un partenaire qui n'aurait plus chance de répondre, afin que le sujet après la passe réponde lui-même des aléas de sa propre vie, et s'en fasse une conduite : la sienne.


*Mots-clés : dignité, transfert, destitution, amour, éthique.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 4 octobre 2018.

1.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 311.

2.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 558.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 235.